

*Ce texte peut être librement reproduit
même sans indication d'origine*

1 - Dernier sermon dans le désert

Ce qui caractérise a priori le lycée c'est, outre le caractère d'immuabilité de son institution, sa similitude avec l'ensemble superstructurel de la société et son corollaire immédiat : l'aberration de sa double aliénation physique et mentale. L'incroyable institution est née d'un régime politique et social qui ne pouvait produire dans sa conception fasciste, que des entreprises de déshumanisation : des prisons, des casernes et des lycées. Ainsi depuis le factieux du dix-huit Brumaire il a traversé les années, les gouvernements, les régimes, dûment protégé par le pouvoir, qui de tout temps y a vu le moule, parfait producteur des générations de chiens de garde. Dès la fin de son enfance l'individu se trouve ainsi propulsé dans une micro-société où l'on se chargera de l'introduire dans les formes et le contenu de l'aliénation généralisée. Le lycée apparaît comme un des stades de redressement et comme une des périodes de matraquage et de répression intellectuels qui jalonnent la non-vie accordée par le pouvoir.

Premier appareil répressif ; le lycéen apprend le respect de la pléthore administrative. Du pion au surveillant général la dépendance est totale. Imbriqué dans un système horaire qui délimite son temps de déglutition culturelle, il partage son aliénation entre la dictature de professeurs fossilisés et celle de garde-chiourmes au titre évocateur de surveillant. Asservi, réprimé, brimé, le lycéen apprend vite la soumission. Par le système de valeur établi, il comprend que la condition de sa « réussite scolaire » dépend de sa capacité d'adaptation à l'appareil. Par suite la condition de sa « réussite sociale » dépend du succès de cette adaptation. L'échelle des valeurs entre récompense et punition, assez justement répartie dans les classes primaires entre conduite et travail, permet facilement le clivage entre l'adapté et l'inadapté.

Le premier poursuivra une scolarité dont l'éclat sera proportionnel à son taux progressif d'asservissement, et le deuxième se verra rejette hors de l'entreprise et de fait hors de toute possibilité d'accès aux parcelles de pouvoir. On aperçoit donc facilement, dans sa structure hiérarchique et autoritaire, le tremplin que le lycée constitue à court terme pour les jeunes rejetés vers les emplois d'exécutants et de manœuvres au sens large du terme (ils auront tout le loisir d'apprécier la servitude du travail dans les délais les plus brefs), et à long terme pour ceux qui constitueront la docile technocratie de relève. Ceux-ci seront généralement transférés à leur sortie du secondaire dans les « grandes écoles » scientifiques où l'achèvement de leur formation se fera dans des cadres para-militaires. La garantie de leur adaptation, et par suite de leur aptitude dans leur future fonction, est ainsi totale par le conditionnement de leur milieu scolaire.

Établi de manière autoritaire, le temps de présence est rendu obligatoire et le système punitif est conçu bien souvent sur un allongement de ce temps. Le principe des colles est le constat de l'esclavage physique que représente le temps de présence.

Micro-société jusque dans sa juridiction, le lycée possède ses lois (les règlements), ses flics (l'appareil de surveillance), ses tribunaux (le conseil de discipline). Le lycéen dans son lycée évolue dans des rapports disciplinaires comparables à ceux du soldat dans sa caserne.

Caserne, le lycée l'est dans sa forme architecturale comme dans sa forme sociale. Divisé bien souvent entre lycée de filles et lycée de garçons, la sectorisation interne est poussée au maximum : année, section, classe. La cellule minimale obtenue, la classe, réunit un nombre à peu près égal d'individus. Ainsi classés, déclinant en guise d'état civil des coordonnées numériques et alphabétiques, les lycéens sont parqués dans les alvéoles qui constituent les éléments de base du lycée.

D'autre part la séparation existante dans les lycées non-mixtes achève le phénomène d'aliénation physique par la répression sexuelle la plus évidente.

Mais si le caractère d'évidence est provoqué par les structures, l'encadrement, les rapports hiérarchiques et les brigades consécutives pour l'aliénation physique, l'aliénation mentale et son corollaire répressif pour en être moins ressentis et donc mieux acceptés par le lycéen, n'en sont pas moins violents au contraire. Si la première se manifeste comme les prémices et comme l'intro-

duction des rapports dirigeants-dirigés imposé par le pouvoir, les seconds refoulant instincts et passions, imposent la meilleur garantie d'inséant dans la société par la digestion passive des éléments philosophico-culturels constituant la somme idéologique.

Le passage temporel correspondant à la scolarité montre effectivement sa destination essentielle : l'intronisation de l'adolescent à l'existence en société de survie. C'est l'époque durant laquelle le jeune reçoit des adultes leur savoir. Mais ce don s'effectue à la condition première qu'est le renoncement à la vie, le refoulement des instincts, de l'imagination, de la création, en un mot de la spontanéité. Ce refoulement indispensable à la survie de la société de survie, que W. Reich a parfaitement analysé. La totalité de la jouissance échangée contre sa parcellarisation. Les cérémonies initiatiques des sociétés tribales où l'adolescent reçoit les attributs ornementaux ainsi que les pouvoirs de l'adulte, sont remplacées par le diplôme sanctionnant ses capacités manuelles ou intellectuelles.

L'enfant introduit dans ce contexte idéologique apprend à réprimer sa créativité au profit d'une culture qui spectacularise cette dernière. L'enfant ne créera plus, il copiera. Il n'accomplira plus le mouvement qui tend à objectiver sa création subjective. Il troque l'acte d'extériorisation contre l'acte d'intériorisation. Il apprend qu'il ne doit plus agir, mais subir. Il entre par l'objet de consommation le mieux partagé, la culture, dans l'immense irréalité réalisée par le système spectaculaire marchand. Cette culture sera la gangue protectrice du pouvoir car c'est en son nom que l'enfant refoulera ses possibilités d'expression. Elle assujettit, comprime et délimite la pratique globale humaine, préparant ainsi l'acceptation inconditionnelle de l'individu à son rôle social défini, à la division du travail. Car la transformation de l'être par l'amputation de sa créativité permanente, au profit de sa spécialisation productive, ne sert à autre chose qu'à l'acceptation du travail, de la production économique attribuée. L'individu verra ainsi se substituer à sa réalisation totale, c'est-à-dire à sa réalisation créative, à son affirmation générale par le plein emploi de sa spontanéité, une fonction de producteur ; sa transformation en élément économique établi, permettant le fonctionnement de l'infrastructure au profit de la bourgeoisie.

L'idéologie dispensée par le pouvoir est donc sa meilleure protection. La résultante de toutes les forces aliénantes de cette superstructure sera la démission et la condamnation de tout sursaut de spontanéité par l'individu, au nom de l'éthique de l'ordre et du travail. La jouissance et le jeu sont relégués comme nuisibles

et méprisables. La liberté devient illusion et le credo du lycéen s'inscrit : « Arbeit macht Frei ». L'avenir réservé sera celui de flïc.

Tout cela ne suffit pas à la misère de l'enseignement, il y manque la misère des enseignants. Ceux-ci, zélés défenseurs de leur rôle, poussent le grotesque et la pauvreté jusqu'à croire à la transformation d'un monde par la vertu d'un enseignement mieux dirigé, et, prolongeant leur bêtifiante logique, arrivent à faire l'éloge de l'idéologie et de la culture en affirmant « les redoutables possibilités de l'intelligence » contre le pouvoir. Poussant parfois l'incohérence jusqu'à soutenir la possibilité d'un renversement de structures par le simple changement du contenu et des formes de l'enseignement, sans voir que l'enseignement de l'inutilité a sa logique dans l'inutilité de l'enseignement. Voilà bien la soi-disant élite universitaire toujours à l'avant-garde de la contestation contemplative, satisfaite de sa pauvreté intellectuelle, incapable de saisir que c'est dans la totalité et par la radicalisation que se mène la lutte révolutionnaire. Enfermés dans leur méprisable fonction, ne pouvant saisir que leurs possibilités passent par le reniement de leur rôle, ils s'intègrent le plus facilement du monde dans le domaine idéologique dont ils suivent les pseudo-conflits et les modes en alignant leur « engagement » sur les différentes sectes représentées par les vedettes idéologiques du moment, de génération de sartiens en génération d'althusériens. Il n'y a pas de professeurs révolutionnaires, il ne peut y avoir que des « révolutionnaires » qui exercent le métier de professeur.

L'impossibilité d'un changement radical de l'éducation est inhérent à l'essence même du terme. L'éducation est en effet rationalisée, c'est-à-dire qu'elle est conçue comme une succession d'éléments reproduits. La méthode de production, c'est-à-dire le phénomène de la prise de conscience, destinée à engendrer les connaissances d'une manière active par l'intervention personnelle à l'aide du pouvoir imaginaire, est remplacée par l'absorption minutieuse et contrôlée de connaissances reproduites. « La rationalisation tue la prise de conscience qui est la méthode même du raisonnement » (1). Le statisme et l'inertie des idées acquises pétrifient l'intelligence et assurent la garantie du système par l'impuissance du sujet à sortir des marges établies délimitant « la variabilité des réactions de conscience ».

Dûment pesées et mesurées sont donc les possibilités d'ouverture accordées par les enseignants, celles-ci appellent immé-

diatement des réactions dont l'ampleur et la puissance sont connues et permises. La polarisation sur certains thèmes sectoriels et partiels, obtenue par des pseudo-intérêts progressivement amenés, empêche la saisie totale des éléments par le plein emploi des facultés intellectuelles dans un sens de recherche où la prise de conscience ne serait pas enfermée dans un possible élaboré primitivement par l'éducateur.

L'éducation est et restera la courroie de transmission de l'idéologie dominante. Toute société a l'éducation qu'elle se donne. Celle-ci est édulcorée, maniée, orientée, destinée à remplir sa fonction de passation de l'idéologie à la génération montante. Il n'y a pas d'enseignement « objectif » car il n'y a pas d'idéologie « objective ». L'acceptation d'un enseignement est l'acceptation du reniement de soi. C'est l'acceptation de la domination des objets sur la subjectivité. C'est l'apprentissage de l'économie bourgeoise, de la dépossession de ses valeurs créatrices et de la prise en main de sa vie réelle, au profit de la soumission à la réalité de l'illusion généralisée de vie. L'enfant accomplit le refoulement de ses élans vitaux par l'apprentissage et la pratique du comportement aliéné.

Le pouvoir étend sa répression sur l'ensemble de l'existence du jeune. De la cellule familiale à la cellule scolaire, l'insertion dans l'ordre est permanente. Respect et obéissance du père ne le cède qu'au respect et à l'obéissance de l'enseignant.

Cette continuité est tellement établie, que durant le mois de Mai les parents d'élèves reprochaient aux professeurs dits progressistes de se « substituer au rôle du père ». Admirable confession. Ainsi le relais fonctionne, quel que soit le lieu et le temps dans lequel évolue le jeune, son rôle de candidat à l'intro-nisation est permanent. Fils, écolier ou consommateur, la dépossession de son temps est entamée, qu'on lui impose respect, culture ou gadget, le processus de soumission semble irréversible.

Il apprend que sa possibilité d'imagination, sa capacité d'occupations ludiques et ses rêves ne sont qu'enfantillages. L'assurance lui en est tellement inculquée, qu'un complexe se crée vis-à-vis de son enfance qu'ils doit renier, en affirmant en toute occasion son accession à l'âge d'homme. Ce complexe poursuit également et surtout les formes d'extériorisation de l'enfance et, entre autres le jeu. Les loisirs consommables et partiels se substituent aux loisirs qu'il vivait et qu'il consommait. Les loisirs, totalité d'un temps ignorant la séparation entre le travail et les loisirs, permettaient la linéarité de moments vécus dans une succession sans rupture.

(1) Cf. Asger JORN : « Critique de la Politique Economique ».

Le potentiel de consommation des loisirs des jeunes (scolarisés ou non), dans les sociétés développées économiquement, a augmenté proportionnellement à l'importance grandissante de cette couche dans l'éventail des générations. Cette importance a été immédiatement saisie par le marketing. Les moyens publicitaires ont suscités une domination spectaculaire plus intense en reculant les limites de la consommation individuelle et collective à des âges de plus en plus restreints, augmentant proportionnellement le nombre d'intégrés au système marchand. Le spectacle envahit une couche qu'il n'atteignait jusque-là qu'imparfaitement. Le non-vie s'installe à travers une consommation qui emplit peu à peu la totalité du temps non scolarisé ou non laborieux. Elle alla jusqu'à créer une autonomie fictive de cette couche de nouveaux consommateurs en affirmant une suprématie du Jeune sur le Vieux, par sa possibilité d'accession à des produits de consommation qui lui sont spécialement destinés : « les jeunes boivent Coca-Cola ». Les générations n'adoptent plus le nom d'une période historique ou d'une découverte scientifique, mais le temps étant devenu an-historique par la pétrification d'une époque, elles adoptent le nom de produits marchands divers : « vous êtes de la génération Salador », etc...

En détournant en luttes de générations l'éternelle frustration du jeune dépossédé progressivement de sa vie, la non-vie rejette ses forces de refus dans des démonstrations de pseudo-révoltes, en réalités vraies démonstrations de consommation, calculant jusqu'à ses fausses destructions par un phénomène savamment dosé d'action et de réaction (notamment lors de passages de chanteurs dans un music-hall). Le spectacle joue sa fonction de domination absolue de la non-vie et son rôle de communication entre individus et entre couches sociales, dont elle assume même les limites.



2 - Agir, Réfléchir, Agir

L'évidence de l'aliénation de la scolarité rend d'autant plus épidermiques les réactions de révoltes des scolarisés. Mal intégré du fait d'un laps de temps relativement court écoulé depuis la fin de son enfance, l'écolier est enclin à une révolte instinctive et primaire face aux schémas qu'on tente de lui imposer. Mal à l'aise dans des structures de contrainte, il réagit généralement contre l'ordre que symbolisent l'école et la famille. Mais cette révolte ne connaît pas son essence, elle n'est donc, sans objectif précis, qu'un conglomérat de pratiques ludiques. Il lui manquait d'être théorisé, c'est-à-dire que les lycéens et collégiens en prennent conscience. Il fallait effectuer la transformation de la lutte instinctuelle en lutte politique. Cette nécessité fondamentale permettant une effectivité jamais atteinte, devait être le point de départ à l'insertion des lycéens et collégiens dans le mouvement révolutionnaire général, en vue de la transformation radicale des conditions d'existence par la réalisation du projet révolutionnaire.

Si, jusqu'à présent, cette conscience a manqué aux lycéens, c'est en grande partie à cause d'une situation objective particulière qui ne leur permettait pas de se joindre activement et en masse aux traditionnelles manifestations d'un mouvement généralement provoqué par des incidences économiques directes qui touchaient essentiellement le prolétariat. Depuis Mai la démystification active, théorique et pratique, de l'aliénation superstructurelle, leur a donné la possibilité de la prise de conscience et la reconnaissance de leurs intérêts dans le combat. Toutefois le mouvement contestataire qui s'est développé dans les lycées, surgit pour la première fois dans une certaine conjoncture de crise qui devait produire l'explosion de Mai.

C'est en novembre 67 que pour la première fois l'on vit se joindre à une manifestation cinq à six cents lycéens qui s'étaient spontanément mis en grève et qui, venant de plusieurs lycées, s'étaient retrouvés aux côtés des étudiants et des ouvriers. C'est donc dans et par la spontanéité que ce que les groupuscules n'avaient pu réussir, les lycéens eux-mêmes accomplissaient : la mobilisation active. Ils venaient de déclencher un processus irréversible de politisation et d'expression inconsciente de libération. Justifiant la banalité qui consiste à dire que les masses ont toujours une pratique en avance sur la conscience qu'elles en ont, il leur restait à en faire l'analyse concrète.

Le phénomène fut immédiatement interprété dans un sens spéculatif pour tous les groupuscules et autres politiciens. On chercha à organiser. Une poignée de militants trotskystes, trouvant là le rôle qui manquait au sens de leur vie, entamèrent la première phase d'unification, en prenant soin de transformer intégralement leur groupe en comité de liaison, comité de rédaction du journal qu'ils créèrent (*Liaison*) et comité provisoire préparatoire aux assises nationales. Le 26 février l'organisation lycéenne de masse naissait, ce furent les comités d'action lycéens. En fait, l'embryon bureaucratique accomplissait son sacre en déposant des lauriers sur les têtes des « lycéens ayant réalisé un travail intense pour le mouvement ». Faute de justification de leur présence dans ce comité provisoire, une éthique du travail méritant en tint lieu. Ayant soigné leur popularité et prenant soin avant chaque réunion de procéder à un exposé politique et revendicatif par un de leur prétendant au vedettariat, ils imposèrent l'état de fait à quelques lycéens parisiens encore peu conscients de ce qui se produisait. Bien entendu les C.A.L. qui s'étaient formés ou se formaient spontanément en province étaient encore moins au courant de cette nomination honorifique et théorique. L'acte de naissance eut donc lieu devant trois ou quatre cents lycéens assemblés, sans que la masse lycéenne participante fut le moins du monde consultée.

L'organe établi, la lutte pour le pouvoir commença entre les groupuscules qui déployèrent un regain d'activité dans les lycées, pour recruter dans cette nouvelle clientèle qui affluait aux C.A.L., poursuivant ainsi ce qu'ils avaient entamé dans les comités Vietnamiens lycéens.

Une certaine décantation se fit, et l'on s'aperçut que le « bureau national » se composait en fait de petits cons J.C.R. et des innombrables militants de la quatrième internationale appelés communément « pablistes » (de Michel Pablo, dirigeant trotskyste),

démontrant l'incroyable instinct de conservation de sectes dont on ne sait si l'on doit s'étonner le plus de leur survivance miraculeuse ou de leur pauvreté, qui elle, ne l'est pas. Les apprentis bureaucrates, outre l'inestimable spectacle qu'ils offraient lors des assemblées générales, entamèrent leur jeu d'intrigues destiné à expulser leurs frères ennemis hors de la « direction ». A part cela, incapables de déployer une autre activité, ils pratiquèrent ouvertement la récupération systématique des actions déclenchées par les C.A.L. Exposant leur inconséquence, ils se firent les spécialistes des communiqués et des conférences accordés à la presse bourgeoise.

Avant, pendant et après mai, toutes les actions menées par les C.A.L. s'effectuèrent à l'échelle locale du lycée, dont seul le C.A.L. pouvait apprécier, comprendre, analyser et exploiter une situation en lançant les actions appropriées. Quant aux manifestations massives, telle que celle du 10 mai à Denfert-Rochereau, la structure fédéraliste permettait d'en appliquer le mot d'ordre par le collectif, représentant des C.A.L. de base qui en étaient les véritables instigateurs.

Tout cela se poursuivit durant une année, parsemée « d'assemblées générales » dont seuls les militants de Rouge étaient prévenus à l'avance, d'actions intéressantes menées par les C.A.L. de base et de communiqués de victoire des bureaucrates. Pourtant il se dessinait une hostilité accrue à l'égard de leur bureau national qui outrepassait grandement ses attributions de spectacle permanent.

Pour couronner les efforts déployés de la part des C.A.L. d'un côté et de la part du « bureau national » de l'autre, un congrès national fut décidé pour novembre. Après une admirable journée préparatoire dont le ridicule d'une parodie de débat parlementaire n'échappa qu'aux militants de Rouge (même pas aux pablistes), on vota un texte dit « de référence politique » qui n'était autre que le programme politique des cercles Rouge à l'usage des C.A.L. Ceux-ci justifiaient ainsi leur main-mise sur l'appareil directionnel par une soi-disant orientation théorique. La plupart des lycéens de province, étant peu au courant des luttes intestines parisiennes, laissèrent passer ce texte qui n'était voté qu'à titre indicatif.

La journée du congrès s'acheva, après d'interminables palabres insipides, sur le but poursuivi par le « bureau national », c'est-à-dire son remplacement, ou plutôt sa continuation, par la liste unique proposée par celui-ci pour le nouveau « bureau ».

Un bataillon inconditionnel de nouvelles recrues des cercles Rouge, dûment encadrées, et munies préalablement de cartes de vote distribuées par le bureau sortant, concrétisa la simple formalité de la passation du « pouvoir ». Rouge achevait ainsi sa lente et remarquable évolution allant d'un misérable militantisme à un misérabilisme militant. On put tout de même apercevoir l'opposition violente de la majorité des spectateurs de cette *comedia del'arte*, qui manquèrent toutefois de cohérence en tolérant le dernier tableau et en ne manifestant que verbalement leur désapprobation.

Le plus sérieusement du monde ces messieurs offrirent une place à un membre de la Jeunesse Anarchiste Communiste, ce qui ne leur attira que des rires amplement justifiés. Quand aux pablistes, cruellement écartelés entre le respect qu'ils doivent à une si honorable institution et l'impossibilité de leur part à servir la propagande de Rouge, ils subirent dignement leur martyr et enterrèrent désormais leur espoir de remplacer un jour les militants de Rouge comme bureaucrates. En manquant ainsi la possibilité inespérée de balayer cette poignée de guignolesques irresponsables, les lycéens remettaient une fois de plus en question les C.A.L.

Les C.A.L. n'ont pas d'histoire. La lutte entreprise par l'action de l'ensemble des scolarisés est toujours au présent. Il est plus que temps de retrouver l'essence des C.A.L., c'est-à-dire l'action. C'est par et dans la radicalisation de cette action que peut s'effectuer la prise de conscience d'un combat révolutionnaire. La critique totale d'une société d'aliénation et d'exploitation doit se porter sur l'ensemble des structures qui la composent. C'est en mettant à jour l'articulation et l'interdépendance de l'infrastructure économique et de la superstructure idéologique que la démystification pourra s'accomplir. Mais la radicalisation de l'action ne peut se faire sur des thèmes polarisateurs privilégiés. C'est à une somme d'aliénations que s'oppose la lutte révolutionnaire mais, préfigurant le dépassement du monde de la séparation, elle doit par son action constituer une totalité. (1)

Rompre avec des structures que l'on combat consiste avant tout à ne pas reproduire ces structures dans les moyens d'action employés. Il faut désormais que les lycéens assimilent qu'on ne combat pas l'aliénation sous des formes aliénées.

(1) Cf. ARCANÉ, n° 3.

L'entrée dans le combat des scolarisés est certes le fait qui inquiète le plus la bourgeoisie. Alors qu'elle tolérait la contestation traditionnelle du milieu étudiant dont elle n'ignorait pas la pauvreté et l'inconséquence, elle ne pouvait accepter celle du milieu lycéen qui, par sa position, risquait de remettre en cause ses fondements moraux et idéologiques. En effet le lycéen, non encore sclérosé par les modes idéologiques et les sectes qui se disputent le droit de représenter les élans révolutionnaires des étudiants masochistes, peut, par sa pratique, trouver des formes spécifiques d'action. Non attaché à l'éthique du travail qu'on tente de lui imposer, il sait réagir par des formes d'activité ludique (par exemple le chahut) qui laissent présager qu'il peut, en orientant et en développant ses possibilités, renverser les notions bourgeoises et retrouver les valeurs qu'on tente de lui substituer.

De plus, se trouvant à l'intérieur de la cellule aliénante de base de la société, la famille, il perturbe les relations hiérarchiques établies. La réaction significative du Pouvoir a été de faire appel à tous les parents pour rétablir l'ordre en menaçant notamment de faire payer les dégâts matériels par les familles de scolarisés. La police, dernier repart du pouvoir mais inefficace contre l'extension du mouvement, est remplacée dans sa fonction par la première défense du pouvoir dont elle est la justification, plus habile à enrayer ce phénomène.

Les C.A.L. peuvent désormais s'engager dans la voie du double pouvoir. Préfiguration de ce que pourraient être des conseils lycéens, ils peuvent profiter de la caserne qui est la leur pour entamer un processus de pouvoir révolutionnaire. Chaque C.A.L. peut par son action concrétiser, dans un premier stade, la notion de contrôle lycéen, c'est-à-dire la prise en main des pouvoirs effectifs concentrés entre les mains de l'administration. Le pouvoir de diffusion d'une certaine culture doit lui être retiré, non pas en pactisant ou en grignotant ces pouvoirs, mais en instaurant un pouvoir parallèle. Pouvoir parallèle dont les activités ne consisteraient pas uniquement à assurer une contestation active des idéologies par ses débats parallèles tendant à ruiner la possibilité d'effectuer des cours, non plus que de prendre en main les intérêts lycéens en établissant une structure parallèle permettant l'élimination des rapports dirigeants-dirigés. Le pouvoir de ce « conseil », devrait lui permettre d'assurer aux scolarisés la possibilité d'entamer leur libération totale en se livrant à diverses activités, et en employant aux mieux les locaux dont ils disposent. La critique et la création perpétuelle de la totalité de la vie quotidienne, avant

d'être faites dans les conditions de l'oppression présente, et pour ruiner ces conditions. (1)

L'élan révolutionnaire étendu aux lycéens s'est généralisé. Dans les pays capitalistes comme dans les pays bureaucratisés la lutte de libération est entamée, rien ne saurait l'arrêter. La génération actuelle des scolarisés versée dans l'université, pourra accomplir la reprise effective de la totalité de la vie, en écartant toutes les entraves que les actuels étudiants chérissent amoureusement. Les lycéens de Tokio ont montré, en s'alliant aux manifestations du Zengakuren, l'apport important de leur radicalisme. En Italie, en Allemagne, aux Indes, au Sénégal, les scolarisés sont descendus dans la rue et ont obligé la répression à se démasquer. Les jeunes noirs de Watts et de Harlem ont eu une part importante dans les émeutes révolutionnaires qui ont fait trembler les défenseurs de l'American Way of Life à l'usage de la bourgeoisie.

La révolution sera totale. La victoire du prolétariat verra l'achèvement du projet révolutionnaire. L'autogestion généralisée est le but vers lequel tend le mouvement. La préhistoire finira avec ses représentants, l'histoire réelle des hommes pourra commencer. Les scolarisés peuvent imposer une dynamique radicale jusqu'à l'instauration du pouvoir des conseils ouvriers.

La bourgeoisie internationale est aux abois, elle colmate crises économiques, financières ou politiques de plus en plus difficilement. Dans les lycées et à l'université, elle tente d'associer ses exploités à leur propre exploitation. Ultime thérapeutique: la participation alliée à quelques réformes superficielles qui ne peuvent (comme toute réforme) modifier le système. Contre l'avènement de la société sans classes, on offre aux lycéens le changement d'une notation de 1 à 20 pour une notation de A à E. Il s'agit maintenant de vivre, contre les médiocres et les minables qui se battent pour résoudre leurs problèmes en s'arrachant les miettes d'un pouvoir anachronique (2). La révolution totale se fera sur les corps des représentants du vieux monde.

Lycéens, à vous de jouer !

(1) Cf. Internationale Situationniste n° 6.

(2) Il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu, ni Castro, ni Mao.